

SALMAN

RUSHDIE

LE COUTEAU

**RÉFLEXIONS SUITE
À UNE TENTATIVE
D'ASSASSINAT**

Gallimard

SALMAN

RUSHDIE

LE COUTEAU

**RÉFLEXIONS SUITE
À UNE TENTATIVE
D'ASSASSINAT**

Gallimard

Du monde entier

SALMAN RUSHDIE

LE COUTEAU

RÉFLEXIONS
SUITE À UNE TENTATIVE D'ASSASSINAT

*Traduit de l'anglais
par Gérard Meudal*

nrf

GALLIMARD

*Ce livre est dédié
aux hommes et aux femmes
qui m'ont sauvé la vie.*

Nous sommes différents, nous ne sommes plus ce que nous étions avant la calamité d'hier¹.

SAMUEL BECKETT

1. Samuel Beckett, *Proust*, traduit de l'anglais par Édith Fournier, Éditions de Minuit, 1990. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

PREMIÈRE PARTIE

L'Ange de la Mort

LE COUTEAU

À dix heures quarante-cinq le 12 août 2022, par un vendredi matin ensoleillé dans le nord de l'État de New York, j'ai été attaqué et j'ai failli être assassiné par un jeune homme armé d'un couteau juste après être monté sur scène dans l'amphithéâtre de Chautauqua pour y parler de l'importance de préserver la sécurité des écrivains.

J'étais accompagné de Henry Reese, cofondateur avec son épouse Diane Samuels du projet de Pittsburgh Ville Refuge, qui donne asile à un certain nombre d'écrivains en danger dans leur propre pays. Henry et moi étions venus à Chautauqua parler de la création en Amérique de lieux sûrs destinés à des écrivains venus d'ailleurs et de mon engagement dès les prémices de ce projet. Cela faisait partie d'un programme d'une semaine de manifestations organisées par l'Institution de Chautauqua intitulé « Plus qu'un refuge. Redéfinir l'accueil américain ».

Nous n'avons jamais eu cette conversation. Et je n'allais pas tarder à découvrir que, ce jour-là, l'amphithéâtre n'était pas pour moi un lieu sûr.

Je revois encore l'instant au ralenti. Mes yeux suivent la course de l'homme qui jaillit du public et vient vers moi. Je distingue chaque pas de sa course effrénée. Je me vois me lever et me tourner vers lui. (Je continue à lui faire face. Je ne lui ai jamais tourné le dos. Je n'ai aucune blessure dans le dos.) Je lève la main gauche dans un geste d'autodéfense. Il y plonge le couteau.

Ensuite je reçois de nombreux coups, au cou, à la poitrine, à l'œil, partout. Je sens que mes jambes me lâchent et je m'écroule.

*

Le jeudi 11 août avait été ma dernière soirée insouciance. Henry, Diane et moi nous étions promenés en toute légèreté dans le parc de l'Institution et nous étions retrouvés pour un dîner agréable au restaurant 2 Ames au coin de la partie verdoyante du parc nommée Bestor Plaza. Nous avons évoqué le discours que j'avais prononcé dix-huit ans auparavant à Pittsburgh sur mon rôle dans la création du Réseau international des villes refuges. Henry et Diane y avaient assisté et s'en étaient inspirés pour faire aussi de Pittsburgh une ville refuge. Ils avaient commencé en finançant une petite maison et en soutenant financièrement un poète chinois, Huang Xiang, qui eut cette initiative frappante de recouvrir les murs extérieurs de sa nouvelle demeure d'un poème en grands idéogrammes chinois à la peinture blanche. Henry et Diane développèrent progressivement le projet jusqu'à disposer de toute une rue de maisons refuges, Sampsonia Way, dans les quartiers nord de la ville. J'étais heureux d'être à Chautauqua pour fêter leur réussite.

Ce que j'ignorais c'était que mon assassin en puissance était déjà présent sur les lieux de l'Institution de Chautauqua. Il y était entré sous une fausse identité, un faux nom inventé à partir du véritable nom de certains extrémistes musulmans chiites bien connus, et au

moment même où nous rentrions de dîner vers là où nous étions logés, il était là lui aussi quelque part dans les environs. Il y était depuis deux nuits, rôdant aux alentours, dormant à la dure, étudiant les lieux de l'attentat qu'il projetait, ourdissant son plan sans se faire remarquer par aucune caméra de surveillance ni par aucun vigile. On aurait pu tomber sur lui à n'importe quel moment.

Je ne veux pas évoquer son nom dans ce récit. Mon agresseur, mon aspirant assassin, l'Imbécile qui s'est imaginé des choses sur mon compte et avec qui j'ai eu un Rendez-vous quasi mortel, je me suis surpris à penser à lui, et on peut le comprendre, sous l'aspect d'un âne. Quoi qu'il en soit, dans le cadre de ce texte, je l'évoquerai sous un nom plus formel : « le A. ». Quant aux noms que je lui donne pour mon usage personnel, cela ne regarde que moi.

Ce « A. » ne s'est pas donné la peine de se renseigner sur l'homme qu'il avait décidé d'assassiner. De son propre aveu, il avait à peine lu deux pages de mes écrits et regardé deux ou trois vidéos de moi sur YouTube, et c'était parfaitement suffisant pour lui. On peut donc en déduire que, quels qu'aient été les motifs de l'agression, ce n'étaient pas *Les versets sataniques* qui étaient en cause.

Je vais tenter dans ce livre de les comprendre.

*

Le matin du 12 août, nous avons pris un petit déjeuner de bonne heure en compagnie des mécènes de la manifestation, à l'extérieur, sur la terrasse ensoleillée du majestueux hôtel Athenaeum de l'Institution. Je n'aime pas les petits déjeuners copieux et je me contentai d'un café et d'un croissant. J'ai fait la connaissance du poète haïtien Sony Ton-Aime qui dirige le département des arts littéraires Michael I. Rudell de Chautauqua et qui était chargé de nous présenter sur scène. Nous avons brièvement parlé de livres et de

la question de savoir s'il est bien ou mal de commander de nouveaux ouvrages sur Amazon (j'avoue qu'il m'est arrivé de le faire). Puis nous avons traversé le hall de l'hôtel, franchi une petite cour pour gagner les coulisses de l'amphithéâtre où Henry m'a présenté à sa mère nonagénaire, ce qui fut charmant.

Juste avant que nous n'entrions en scène on m'a tendu une enveloppe contenant un chèque, les honoraires de mon intervention. Je l'ai glissée dans la poche intérieure de ma veste, et il était l'heure de commencer. Sony, Henry et moi sommes entrés en scène.

L'amphithéâtre peut accueillir plus de quatre mille personnes. Toutes les places n'étaient pas occupées mais il y avait beaucoup de monde. Nous avons été brièvement présentés par Sony qui s'exprimait à un pupitre placé à gauche de la scène. J'étais assis à droite. Le public applaudit chaleureusement. Je me souviens d'avoir levé la main pour le remercier. À cet instant, du coin de mon œil droit, et c'est bien la dernière chose que mon œil droit aura perçu, je vis l'homme en noir foncer vers moi en descendant l'allée située du côté droit des sièges. Vêtements noirs, masque noir sur le visage, il arrivait menaçant et concentré, un véritable missile. Je me levai, le regardai approcher. Je n'ai pas tenté de fuir. J'étais pétrifié. Il s'était écoulé trente-trois ans et demi depuis la fameuse condamnation à mort prononcée par l'ayatollah Ruhollah Khomeyni contre moi et tous ceux qui étaient impliqués dans la publication des *Versets sataniques*, et pendant ces années, je l'avoue, j'ai parfois imaginé mon assassin se lever de quelque assemblée publique ou autre et foncer vers moi exactement de cette façon. Aussi, ma première pensée quand je vis cette silhouette meurtrière se précipiter vers moi fut : *C'est donc toi. Te voilà.* On raconte que les dernières paroles de Henry James ont été : « Elle a donc fini par venir, la chose distinguée. » La mort venait à moi, également. Mais elle ne m'a pas frappé comme

une chose distinguée. Je l'ai trouvée anachronique. Ce fut ma seconde pensée : *Pourquoi maintenant ? Vraiment ? Il s'est passé tant de temps. Pourquoi maintenant, après toutes ces années ?* Le monde était assurément allé de l'avant et cette question était réglée. Et pourtant ici, approchant à toute vitesse, il y avait une sorte de voyageur temporel, un fantôme meurtrier surgi du passé.

Aucun personnel de sécurité n'était présent dans l'amphithéâtre ce matin-là – pourquoi ? Je ne sais pas. Il put donc sans obstacle foncer sur moi. Je me tenais là, je le regardais cloué sur place comme un stupide lapin ébloui par les phares.

Puis il m'atteignit.

Je n'ai jamais vu le couteau ou du moins je n'en ai aucun souvenir. Je ne sais pas s'il était long ou court, pourvu d'une large lame comme les couteaux de chasse Bowie ou étroit comme un stilet, un couteau à pain dentelé, une lame courbe en forme de croissant, un couteau à cran d'arrêt de gamin des rues ou même un couteau à découper ordinaire volé dans la cuisine de sa mère. Je m'en fiche. Elle a été bien assez efficace, cette arme invisible, et elle a accompli sa tâche.

*

Deux nuits avant de prendre l'avion pour Chautauqua, j'ai fait un rêve où j'étais attaqué par un homme armé d'une lance, un gladiateur dans un amphithéâtre romain. Il y avait un public réclamant du sang à grands cris. Je roulais sur le sol d'un côté et de l'autre pour tenter d'éviter les coups du gladiateur et je hurlais. Ce n'était pas la première fois que je faisais un tel rêve. À deux reprises auparavant, tandis que dans mon rêve je me roulais à terre avec frénésie, mon véritable moi, endormi mais criant également, avait projeté son corps, mon corps, hors du lit et je m'étais éveillé en m'écrasant douloureusement sur le sol de la chambre.

Cette fois-ci, je ne tombai pas du lit. Mon épouse, Eliza, la romancière, poète et photographe Rachel Eliza Griffiths, me réveilla juste à temps. Je me redressai dans le lit, secoué par la violence et l'intensité du rêve. C'était comme une prémonition (même si les prémonitions sont des choses auxquelles je ne crois pas). Après tout, la salle de Chautauqua où je devais prendre la parole était aussi un amphithéâtre.

« Je ne veux pas y aller », dis-je à Eliza. Mais certaines personnes comptaient sur moi – Henry Reese comptait sur moi. L'événement avait été annoncé depuis un certain temps, des billets avaient été vendus et j'allais être généreusement rétribué pour ma venue. Il se trouve que nous avons d'importantes factures à payer pour la maison, tout notre système de climatisation était ancien, sur le point de lâcher et devait être remplacé, donc cet argent arriverait à point nommé. « Je ferais mieux d'y aller », dis-je finalement.

Chautauqua, la ville, tire son nom du lac Chautauqua sur la rive duquel elle est bâtie. « Chautauqua » est un mot de la langue érié parlée par le peuple érié mais ils ont tous deux disparu, le peuple et le langage, de sorte que le sens du mot n'est pas clair. Il peut signifier « deux mocassins », ou bien « un sac séparé en deux par un nœud », ou quelque chose de complètement différent. C'est peut-être une description de la forme du lac ou peut-être pas. Il y a des choses qui se perdent dans le passé où nous finirons tous, oubliés pour beaucoup d'entre nous.

J'ai découvert le nom pour la première fois en 1974, à peu près à l'époque où j'achevais mon premier roman. C'était dans le livre culte de l'année, *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes* de Robert M. Pirsig¹. Je n'ai pas retenu grand-chose aujourd'hui de ce ZAMM comme on l'appelait, je ne m'intéresse guère ni aux motocyclettes ni au bouddhisme zen mais je me rappelle avoir aimé ce nom étrange et

avoir aussi aimé l'esprit des colloques « Chautauqua » au cours desquels on débattait dans une atmosphère de tolérance, d'ouverture et de liberté. Le « Mouvement de Chautauqua » s'est répandu à travers l'Amérique à partir de cette ville de bord du lac et Theodore Roosevelt l'a qualifié de « chose la plus américaine d'Amérique ».

J'avais déjà pris la parole une fois à Chautauqua, presque exactement douze ans plus tôt, en août 2010. Je me souvenais bien de l'atmosphère douillette et préservée de l'Institution de Chautauqua, des rues propres et ordonnées, bordées d'arbres qui entourent l'amphithéâtre. (Mais à ma grande surprise ce n'était plus le même amphithéâtre. L'ancien avait été démoli et reconstruit en 2017.) Entre les murs de l'Institution, des gens grisonnants et larges d'esprit se retrouvaient pour former une communauté idyllique et vivre dans de confortables maisons de bois dont on ne jugeait pas nécessaire de verrouiller les portes. Passer un moment dans cet endroit donnait l'impression de remonter dans le temps vers un monde ancien, innocent, qui ne pouvait exister qu'en rêve.

Au cours de cette dernière soirée d'innocence, la nuit du 11 août, je me tenais tout seul devant la résidence et je contemplais la pleine lune qui brillait de tout son éclat au-dessus du lac. Seul, enveloppé dans la nuit, rien que la lune et moi, ensemble. Dans mon roman *La cité de la victoire*, les premiers rois de Bisnaga au sud de l'Inde prétendent descendre du dieu Lune, s'associant à la « Lignée lunaire » qui comprend parmi ses membres le seigneur Krishna et ce puissant guerrier qui ressemble à Achille, Arjuna dans le *Mahabharata*. J'aimais bien l'idée qu'au lieu que de simples Terriens montent sur la Lune à bord d'un vaisseau portant curieusement le nom du dieu grec du Soleil, Apollon, les divinités lunaires soient descendues depuis leur satellite sur la Terre. Je restai là un moment sous la lumière de la lune et je laissai mon esprit vagabonder autour de sujets lunaires. Je pensai

à l'histoire apocryphe de Neil Armstrong posant le pied sur la Lune et murmurant « Bonne chance, M. Gorsky » parce que, quand il était petit garçon dans l'Ohio, il avait entendu ses voisins les Gorsky se disputer parce que M. Gorsky avait envie d'une fellation. « Quand le fils des voisins marchera sur la Lune, tu obtiendras satisfaction », lui répondait Mme Gorsky. Malheureusement l'histoire n'était pas vraie mais mon amie Allegra Huston en a fait un film comique.

J'ai aussi pensé à « La distance de la Lune », le récit d'Italo Calvino dans *Cosmicomics* qui évoque une époque où la Lune était beaucoup plus proche de la Terre qu'aujourd'hui, et où les amoureux pouvaient y monter d'un seul bond pour de romantiques rendez-vous galants lunaires.

Et j'ai pensé à *Billy Boy*, le dessin animé de Tex Avery, où une petite chèvre mange la Lune.

C'est ainsi que fonctionne ma pensée, par un jeu de libres associations.



Pour finir je me suis également souvenu du *Voyage dans la Lune* de Georges Méliès, un film muet de quatorze minutes, le classique des débuts du cinéma, datant de 1902, sur les premiers hommes à atteindre la Lune, en voyageant dans une capsule en forme d'obus tirée par un canon aux proportions immenses. Ils portent des chapeaux hauts de forme, des redingotes et tiennent des parapluies. La scène la plus fameuse du film est celle de l'alunissage.

Je ne me doutais pas en repensant à l'image du vaisseau spatial blessant l'œil droit de la Lune de ce que la matinée suivante réserverait à mon propre œil droit.

Je repense à cet homme heureux, moi-même, qui se tient là, baigné dans la lueur de la lune d'été par un mardi soir du mois d'août. Il est heureux parce que la scène est magnifique, parce qu'il est amoureux et parce qu'il a achevé son roman – il vient tout juste de mettre la toute dernière main à la correction des épreuves et ses premiers lecteurs sont enthousiastes. La vie lui paraît belle. Mais nous savons ce que lui ignore. Nous savons que l'homme heureux au bord du lac court un danger mortel. Mais il n'en a pas la moindre idée, ce qui ne fait qu'aggraver l'inquiétude que nous éprouvons pour lui.

Il s'agit là d'un procédé littéraire connu sous le nom de préfiguration. Un des exemples les plus célèbres en est le fameux début de *Cent ans de solitude*. « Bien des années plus tard, face au peloton d'exécution... » Lorsque nous, lecteurs, savons ce que le personnage ignore, nous avons envie de le mettre en garde : « Sauve-toi, Anne Frank, ils vont découvrir ta cachette demain. » Quand je repense à cette dernière soirée insouciant, l'ombre du futur s'abat sur ma mémoire. Mais je ne peux pas m'avertir moi-même. Il est trop tard. Je ne peux que raconter l'histoire.

Voici un homme seul dans l'obscurité, ignorant du danger qui est déjà très proche. Voici un homme qui va se coucher. Le lendemain matin sa vie va changer. Il n'en sait rien, le pauvre innocent. Il dort. Le futur fonce sur lui pendant son sommeil.

Sauf que, bizarrement, c'est vraiment le passé qui revient, mon propre passé qui fonce sur moi, non pas un gladiateur dans un rêve mais un homme masqué armé d'un couteau qui tente d'appliquer une sentence de mort vieille de trois décennies. Dans la mort, nous sommes tous des gens d'hier, à jamais piégés dans le passé. C'était dans cette cage que le couteau voulait m'enfermer. Non pas le futur. Le retour du passé qui cherche à m'attirer vers lui.

*

Pourquoi ne me suis-je pas défendu ? Pourquoi ne me suis-je pas enfui ? Je suis juste resté là comme une piñata et je l'ai laissé me fracasser. Suis-je faible au point de ne pouvoir esquisser le moindre geste de défense. Suis-je si fataliste que j'étais prêt tout simplement à me livrer à mon assassin ?

Pourquoi n'ai-je pas réagi ? D'autres, la famille, les amis, ont tenté de répondre à ma place. « Tu avais à ce moment-là soixante-quinze ans. Il en avait vingt-quatre. Tu n'aurais pas pu te battre contre lui. » « Tu étais probablement en état de choc avant même qu'il ne t'ait atteint. » « Qu'est-ce que tu aurais pu faire ? Il courait plus vite que toi et tu n'étais pas armé. » Et, inlassablement : « Mais où était donc la sécurité ? »

Je ne sais vraiment que penser ni comment répondre à ces questions. Certains jours j'éprouve de l'embarras et même de la honte à ne pas avoir réussi ne serait-ce qu'à tenter de riposter. D'autres jours je me dis de ne pas être stupide, qu'aurais-je bien pu faire de plus ?

Voici les réflexions auxquelles je suis parvenu et qui s'approchent le plus d'une explication de mon inaction : les victimes de violence traversent une crise dans leur compréhension de la réalité. Des enfants qui se rendent à l'école, une assemblée dans une synagogue, des clients dans un supermarché, un homme sur la scène d'un amphithéâtre sont tous, pour ainsi dire, les occupants d'une image stable du monde. Une école est un lieu d'éducation. Une synagogue est un lieu de culte. Un supermarché, un endroit voué au commerce. Une scène, un espace dédié au spectacle. Tel est le cadre dans lequel ils se voient.

La violence fait voler en éclats ce tableau. Soudain ils ne savent plus quelles sont les règles, ce qu'il faut dire, comment se comporter, quels choix faire. Ils ne connaissent plus la forme des choses. La réalité se dissout et est remplacée par l'incompréhensible. La peur, la panique, la paralysie l'emportent sur la pensée rationnelle. Il devient impossible de « penser juste » parce qu'en présence de la violence, les gens ne savent plus ce que pourrait vouloir dire « penser juste ». Ils sont, nous sommes, déstabilisés et même rendus fous. Notre esprit ne sait plus comment fonctionner.

Par cette splendide matinée, dans ce cadre agréable, la violence fonçait sur moi et ma réalité s'est écroulée. Il n'est peut-être pas très étonnant que, durant les rares secondes dont je disposais, je n'aie pas su quoi faire.

*

Les premiers jours après l'attentat, allongé dans mon lit d'hôpital alors que diverses parties de mon corps ne tenaient ensemble que grâce à des agrafes métalliques, je répétais fièrement à qui voulait l'entendre : « Je n'ai jamais perdu conscience et donc je me souviens de tout. » Je vois clairement à présent que c'était faux. Il est vrai que

je suis resté confusément conscient de ce qui m'entourait et que je ne me suis pas complètement évanoui. Mais il n'est pas vrai que mes capacités d'observation fonctionnaient normalement ou quoi que ce soit de ce genre. L'assurance de mon affirmation était probablement dopée par les puissants antalgiques que l'on m'avait donnés à ce moment-là, du fentanyl, de la morphine, et j'en passe. Ce qui suit est donc un collage constitué de bribes de mes propres souvenirs ajustées avec d'autres témoignages oculaires et des informations de journalistes.

J'ai senti qu'il me frappait très fort sur le côté droit de la mâchoire. Je me rappelle m'être dit : « Il l'a cassée. Toutes mes dents vont tomber. »

Sur le moment j'ai pensé avoir été frappé par quelqu'un de particulièrement costaud. (J'ai appris par la suite qu'il avait pris des cours de boxe.) Maintenant je sais que dans ce poing, il y avait un couteau. Le sang a commencé à s'écouler de mon cou. En tombant, je me suis rendu compte qu'un liquide éclaboussait ma chemise.

Un certain nombre de choses se produisirent ensuite très rapidement et je ne peux affirmer dans quel ordre. Il y eut la large blessure au couteau à ma main gauche qui sectionna tous les tendons et la plupart des nerfs. Il y eut au moins deux autres entailles profondes sur mon cou, l'une en travers, l'autre plus à droite et une autre sur mon visage. Quand je regarde ma poitrine aujourd'hui, je vois une série de blessures qui descendent jusqu'au milieu, deux autres entailles en bas à droite et une autre en haut de ma cuisse droite. Et j'ai une blessure au côté gauche de la bouche et j'en avais une autre à la naissance des cheveux.

Et il y eut le coup de poignard dans l'œil. Ce fut le coup le plus cruel, une blessure profonde. La lame s'enfonça jusqu'au nerf

optique, ce qui signifie qu'il n'y aurait aucune possibilité de sauver la vue de cet œil. Elle était perdue.

Il me poignardait sauvagement, de taille et d'estoc, le couteau volait vers moi comme animé d'une vie propre et je tombais à la renverse loin de lui tandis qu'il m'attaquait – mon épaule gauche heurta lourdement le sol dans ma chute.

*

Dans le public, certaines personnes, incapables de renoncer à l'image qu'elles avaient du monde pour faire face à ce qui était en train de se passer dans la réalité, ont pensé que l'agression devait être une sorte de performance artistique spectaculaire destinée à mettre en lumière les enjeux de la sécurité des écrivains dont nous étions venus parler.

Même Henry Reese, assis sur sa chaise, mit un certain temps à adapter sa perception de la réalité. Et puis il vit que l'homme « s'acharnait » sur moi, et il vit mon sang.

La suite relève du pur héroïsme.

Henry affirme avoir agi « instinctivement » mais je n'en suis pas sûr. Henry, tout comme moi, est septuagénaire et le A. avait vingt-quatre ans, il était armé et déterminé à tuer. Pourtant Henry traversa rapidement la scène et s'agrippa à lui. Selon moi, il serait plus juste de dire : il a agi conformément à ce qu'il y a de meilleur en lui. Tel qu'en lui-même en d'autres termes. Son courage est la conséquence de ce qu'il est.

Puis des gens du public sont aussi intervenus conformément à ce qu'il y avait de meilleur en eux. Je ne sais pas exactement combien de personnes sont accourues prêter main-forte mais depuis ma position sur le sol, j'étais conscient d'une masse de corps qui luttaient pour plaquer mon aspirant assassin même s'il était jeune, vigoureux, qu'il

brandissait un couteau ensanglanté et qu'il n'était pas facile à maîtriser. Sans Henry et le public, je ne serais pas assis ici en train d'écrire ces mots.

Je n'ai pas vu leurs visages et je ne connais pas leurs noms mais ils furent les premiers à me sauver la vie. Ainsi lors de cette matinée à Chautauqua, j'ai connu à la fois le pire et le meilleur de la nature humaine, presque simultanément. C'est ce qui caractérise notre espèce. Nous avons en nous à la fois la possibilité d'assassiner un vieil étranger pratiquement sans raison, la capacité du Iago de Shakespeare que Coleridge qualifie de « *malignité* sans raison », et nous avons aussi l'antidote à cette maladie, le courage, l'altruisme, la volonté de risquer sa vie pour venir au secours de ce vieil étranger gisant au sol.

Et finalement un représentant de l'ordre est arrivé pour arrêter mon assassin potentiel. J'ignorais tout de cela. J'avais d'autres chats à fouetter.

*

On peut se servir d'une arme à feu de loin. Une balle peut accomplir un long trajet pour former un pont léthal entre la victime et son assassin. Un coup de feu s'opère à distance mais une attaque au couteau suppose une forme de proximité, un couteau est une arme de combat rapproché et les crimes qu'il commet créent une rencontre intime. *Me voici, salopard, chuchote le couteau à sa victime. Je t'attendais. Tu me vois bien ? Je suis juste devant ton visage. Je plonge mon tranchant meurtrier dans ton cou. Tu le sens ? Et encore un coup. Et encore un autre. Je suis là. Je suis juste devant toi.*

D'après les informations, le A. passa vingt-sept secondes avec moi. En vingt-sept secondes, si vous avez une tournure d'esprit encline à la religion, vous pouvez réciter le Notre Père ou, si vous rejetez la

religion, vous pouvez lire à haute voix un sonnet de Shakespeare, celui qui évoque une journée d'été peut-être ou mon préféré, le numéro 130 : « Ma maîtresse a des yeux qui n'ont rien du soleil². » Quatorze pentamètres iambiques, une octave et un sizain.

C'est le temps que nous avons passé ensemble dans le seul moment d'intimité que nous partagerons jamais. Une intimité d'étrangers. C'est une expression qu'il m'est arrivé d'employer pour définir le moment joyeux qui se produit dans l'acte de lire, l'union heureuse de la vie intérieure de l'auteur avec celle du lecteur.

Mais cette union-ci n'avait rien d'heureux. Sauf pour le A. peut-être. Il avait atteint sa cible après tout. Sa lame s'enfonçait dans le corps de sa cible encore et encore et il avait toutes les raisons de penser qu'il avait réussi dans son entreprise et qu'il se tenait sur la scène de l'Histoire comme celui qui avait mis à exécution une antique menace.

Oui, je pense qu'il a dû se sentir heureux pendant notre moment d'intimité. Mais ensuite, il a été tiré en arrière et cloué au sol. Ses vingt-sept secondes de gloire étaient écoulées. C'était à nouveau personne.

*

Je me rappelle être allongé au sol et regarder la mare de sang qui s'écoule de mon corps. « Cela fait beaucoup de sang », me suis-je dit. Et puis j'ai pensé : « Je suis en train de mourir. » Je n'éprouvais pas cela comme un drame ou une chose particulièrement horrible. Cela semblait simplement probable. Oui c'était vraisemblablement ce qui était en train de se produire. C'était une évidence.

Il est rare de pouvoir décrire une expérience de mort imminente. Je voudrais d'abord raconter ce qui ne s'est pas produit. Il n'y avait rien de surnaturel là-dedans. Pas de « tunnel de lumière ». Je n'ai pas

eu le sentiment de m'élever hors de mon corps. En fait je me suis rarement senti aussi fortement relié à mon corps. Mon corps était en train de mourir et il m'emportait avec lui. C'était une sensation physique intense. Plus tard, alors que j'étais hors de danger, je me suis demandé quelle pouvait être la nature ou l'identité de ce « moi », la personnalité qui habitait le corps mais ne se résumait pas à lui, cette chose que le philosophe Gilbert Ryle a appelée un jour le « fantôme dans la machine ». Je n'ai jamais cru à l'immortalité de l'âme et mon expérience à Chautauqua semble le confirmer. Ce « moi », quelles qu'en soient la nature ou l'identité, était certainement sur le point de mourir en même temps que le corps qui le contenait. Il m'est arrivé de dire, en plaisantant à moitié, que notre sentiment de l'existence d'un « moi » ou d'un « je » désincarnés pourrait indiquer que nous possédons une âme mortelle, une entité ou une conscience qui disparaissent en même temps que notre existence corporelle. Je crois à présent que ce n'est peut-être pas tout à fait une plaisanterie.

Étendu au sol je ne pensais à rien de tout cela. Ce qui occupait mes pensées et qui était pénible à supporter c'était l'idée que j'allais mourir loin de ceux que j'aimais, entouré d'étrangers. Ce que j'éprouvais le plus fort c'était un sentiment de profonde solitude. Je ne reverrais jamais Eliza, je ne reverrais jamais mes fils, ni ma sœur, ni ses filles.

« Que quelqu'un les prévienne », essayai-je de dire. Je ne sais pas si qui que ce soit m'a entendu ou compris. Ma voix me semblait lointaine, éraillée, hésitante, confuse, fausse.

Je voyais *à travers un verre obscurci*. J'entendais confusément. Il y avait beaucoup de bruit. J'avais conscience d'un groupe de gens qui m'entouraient, penchés sur moi, criant tous en même temps. Un dôme bruyant d'êtres humains qui enfermait mon corps couché à terre. *Une cloche*, pour recourir au vocabulaire culinaire. Comme si

j'étais le plat principal sur un plateau servi *saignant*, et qu'ils me gardaient au chaud en maintenant, pour ainsi dire, le couvercle posé sur moi.

Il faut que je parle de la douleur parce que, sur ce point, mes propres souvenirs diffèrent considérablement de ceux des gens qui m'entouraient, un groupe dans lequel il y avait au moins deux médecins qui se trouvaient dans le public. Des membres de ce groupe ont déclaré aux journalistes que *je gémissais de douleur* et n'arrêtais pas de demander : « Qu'est-ce qu'elle a ma main ? Elle me fait tellement mal ! » Dans mes propres souvenirs, bizarrement, il n'y a aucune trace de douleur. Peut-être le choc et la confusion avaient-ils submergé la perception que mon esprit avait de la douleur. Je ne sais pas. C'est comme si on avait débranché mon moi « extérieur » présent au monde qui gémissait, et mon moi « intérieur » profond, qui était comme déconnecté de mes sens et se trouvait, je le pense maintenant, proche du délire.

Red Rum est l'anagramme de Murder. Red Rum, le cheval, a remporté trois fois le Grand National Steeplechase, en 73, en 74 et en 77. Voilà le genre de bêtises incohérentes qui me surgissaient entre les oreilles. Pourtant j'entendais certaines paroles prononcées au-dessus de ma tête.

« Découpez ses vêtements pour qu'on puisse voir les blessures », cria quelqu'un.

« Oh, pensai-je, mon beau costume Ralph Lauren. »

Il y eut alors des ciseaux, ou peut-être un couteau. Je n'en ai pas la moindre idée et mes vêtements me furent enlevés. Il y avait certaines choses dont les gens devaient s'occuper de toute urgence. Il y avait aussi des choses que j'avais besoin de dire.

« Mes cartes de crédit sont dans cette poche », marmonnai-je à quiconque était susceptible de m'écouter. « Mes clefs sont dans cette

autre poche. »

J'entendis une voix d'homme dire : « Quelle importance ? »

Puis une autre voix : « Bien sûr c'est important. Ne sais-tu pas qui c'est ? »

J'étais probablement en train de mourir, alors en effet, quelle importance ? Je ne m'attendais pas à avoir encore l'usage de clefs ou de cartes de crédit.

Mais aujourd'hui, quand j'y repense, quand j'entends ma voix cassée insister sur ces objets, les objets de ma vie quotidienne normale, je me dis qu'une part en moi, une part combattante profondément enfouie en moi, n'avait tout simplement pas prévu de mourir et avait bien l'intention de se servir à nouveau de ces clefs et de ces cartes, dans le futur, un futur auquel cette part intime de moi-même persistait à croire de toutes ses forces.

Une part de moi murmurait : *Vivre. Vivre.*

*

Sachez que j'ai tout récupéré, les cartes, les clefs, ma montre, un peu d'argent, tout. Rien n'a été volé. Je n'ai pas récupéré le chèque qui était dans ma poche intérieure. Il était taché de sang et la police l'a donc gardé comme pièce à conviction. Pour la même raison, ils ont aussi gardé mes chaussures. (Des gens m'ont demandé pourquoi j'étais tellement surpris qu'aucun de mes objets personnels n'ait été subtilisé. Pourquoi quelqu'un voudrait-il voler dans un moment aussi terrible ? J'imagine que parfois je me fais moins d'illusions sur la nature humaine que ces gens qui m'ont posé la question. Je suis heureux de voir que mes soupçons ne se sont pas vérifiés.)

*

Je sentais la pression d'un pouce sur mon cou. On aurait dit un gros pouce. Il appuyait sur la blessure la plus profonde pour empêcher le sang de jaillir. Le propriétaire de ce pouce ne cessait de se présenter à qui voulait bien l'entendre. C'était un pompier à la retraite. Il s'appelait Mark Perez. Ou peut-être était-ce Matt Perez. Il est l'une des nombreuses personnes qui m'ont sauvé la vie. Mais sur le moment je ne pensais pas à lui comme à un pompier à la retraite. Je le prenais pour un pouce.

Quelqu'un, probablement un médecin, disait : « Relevez-lui les jambes. Il faut que le sang reflue vers le cœur. » Puis il y eut des bras qui me soulevaient les jambes. J'étais étendu au sol, mes vêtements arrachés et j'avais les jambes qui s'agitaient en l'air. J'étais comme le Roi Lear « pas tout à fait dans mon bon sens » mais il me restait assez de conscience pour me sentir... humilié.

Au cours des mois suivants, il y aurait de nombreuses autres humiliations physiques de cette nature. En présence de graves blessures, votre intimité corporelle cesse d'exister, vous perdez l'autonomie de votre moi physique, le contrôle du vaisseau sur lequel vous voguez. Vous l'acceptez faute d'alternative. Vous renoncez à être le capitaine de votre bateau pour lui éviter de couler. Vous laissez les autres faire ce qu'ils veulent de votre corps, presser, drainer, injecter, suturer et inspecter votre nudité, afin de vivre.

*

Je fus porté sur une civière qui fut installée sur un brancard. Puis je fus rapidement emmené hors des coulisses à l'air libre en direction de l'hélicoptère qui m'attendait. Pendant tout ce trajet, le pouce nommé Matt ou Mark Perez resta en position, appuyé sur la blessure de mon cou. Arrivé à l'hélicoptère, cependant, le pouce et moi avons dû nous séparer.

« Combien pesez-vous ? »

Je commençai à faiblir mais je compris que la question m'était adressée. Même dans l'état épouvantable où j'étais, cela m'embarrassait de répondre. Ces dernières années mon poids s'était envolé hors de contrôle. Je savais que je devais perdre environ vingt-cinq kilos mais c'était beaucoup, et je n'avais pas vraiment fait le nécessaire. Et à présent il fallait que j'annonce à tous ceux qui pouvaient m'entendre le chiffre infamant.

Je parvins à répondre par de simples syllabes : « Un, zéro, neuf. »

L'hélicoptère était un petit bourdon jaune et noir, sans portes, à la charge maximale strictement limitée. Il n'y avait pas de place à bord pour le pouce nommé Mark ou Matt Perez. Un autre pouce ou quelque chose d'autre prit sa place. Je ne percevais plus rien clairement.

Nous volions, je le savais. Je sentais l'air au-dessous de nous, le mouvement, l'activité empressée tout autour de moi. L'atterrissage fut si doux que je n'ai pas compris que nous étions revenus au sol. Impression de gens qui courent. Je devine qu'un masque d'anesthésie m'est posé sur la bouche et le nez. Et après... plus rien.

*

Quatre jours plus tard, l'Institution de Chautauqua publia une déclaration disant entre autres ceci : « Il va y avoir une augmentation substantielle de la présence des forces de police dans toute l'Institution. De plus, d'importants protocoles de sécurité vont être mis en place. Beaucoup d'entre eux ne seront pas portés à la connaissance des visiteurs ni des résidents. L'Institution travaille avec nos consultants professionnels en matière de sécurité et de multiples agences de maintien de l'ordre sur la question de nouvelles

améliorations en matière de dispositifs de sécurité et de gestion du risque. »

(Dix mois plus tard, le 15 juin 2023, les nouveaux dispositifs de sécurité promis furent révélés à la presse.)

On ferme les portes de l'écurie, pourrait-on dire, après que le cheval s'est échappé.

Quoi qu'il en soit, comme le lecteur attentif l'aura deviné, j'ai survécu. Dans le merveilleux roman du Brésilien Machado de Assis, *Les mémoires posthumes de Brás Cubas*, le héros éponyme confie qu'il raconte son histoire depuis sa tombe. Il n'explique pas comment il y parvient et c'est un tour que je n'ai pas appris.

Et donc ayant survécu – et il y a encore beaucoup à dire à ce sujet –, je suis incapable de me soustraire à ma propension pour la libre association d'idées.

Les couteaux. Les couteaux dans mes films préférés. *Le couteau dans l'eau* de Polanski, une fable sur la violence et l'infidélité. « Le couteau subtil » de Philip Pullman qui peut ménager des ouvertures entre les mondes et permettre à celui qui le possède de traverser des réalités multiples. Et bien sûr, le couteau de boucher à l'aide duquel le protagoniste du *Procès* de Kafka est assassiné à la dernière page du livre. « “Comme un chien”, dit K. C'était comme si la honte allait lui survivre³. »

Et encore deux couteaux plus personnels.

Le premier : en 1968, après avoir obtenu mon diplôme à Cambridge, j'allai séjourner chez mes parents à Karachi au Pakistan et j'essayai d'imaginer ce que j'allais pouvoir faire de ma vie. À l'époque, la chaîne de télévision locale, relativement récente, diffusait chaque soir une émission en anglais. Généralement quelque chose comme un épisode de *Columbo*. L'homme courtois qui dirigeait alors la télévision de Karachi, Aslam Azhar, était un ami de ma tante Baji (Begum

Amina Majeed Malik, une enseignante distinguée et la sœur aînée de ma mère). Elle m'obtint un rendez-vous avec lui et je lui exposai mon idée. S'il voulait mettre sur pied une petite programmation en langue anglaise, dis-je, pourquoi ne pas donner sa chance de temps en temps à un sujet original au lieu de toutes ces rediffusions de *Hawaii 5-0*. Je proposai la pièce en un acte d'Edward Albee, *Zoo Story*. « Elle dure cinquante minutes, dis-je, la même longueur qu'un épisode de *Columbo*. Elle pourrait donc entrer dans la même case. La distribution ne compte que deux personnages et le décor ne coûte pas plus cher qu'un banc public. Donc en plus cela serait bon marché. » L'idée lui plut. Je fus à la fois metteur en scène et acteur de cette production. C'était un boulot lamentable et fort heureusement il n'a pas été conservé.

Au moment crucial de la pièce, mon personnage devait s'empaler sur le couteau que tenait l'autre personnage. Le couteau qu'on m'avait donné n'était pas un accessoire de théâtre. La lame ne s'escamotait pas dans le manche. C'était un vrai couteau, tout ce qu'il y a de plus réel, pourvu d'une lame de plus de quinze centimètres.

« Que suis-je censé faire avec ça ? demandai-je au chef accessoiriste.

— Jouer », répondit-il.

Le second : il y a vingt ans, le roman qui est devenu *Shalimar le clown* est né d'une simple image que je ne parvenais pas à chasser de mon esprit, celle d'un mort allongé au sol alors qu'un deuxième homme, son assassin, se tient au-dessus de lui, un couteau ensanglanté à la main. Au début c'est tout ce que j'avais, l'acte sanglant. Ce n'est que plus tard que j'ai compris qui étaient les deux hommes et quelle était leur histoire. Quand j'y repense aujourd'hui, je suis ébranlé. Je ne vois pas en général mes livres comme des prophéties. J'ai eu quelques ennuis avec des prophètes dans ma vie et

je ne postule pas pour ce genre d'emploi. Mais il est difficile, en repensant à la genèse de ce roman, de ne pas voir dans cette image, à tout le moins, une prémonition. L'imagination emprunte parfois des voies que même un esprit imaginatif ne parvient pas parfaitement à comprendre.

Les premières lignes des *Versets sataniques* reviennent aussi me hanter. « Pour renaître, chantait Gibreel Farishta en tombant des cieux, il faut d'abord mourir⁴. »

*

À la parution des *Versets sataniques* en 1988, j'avais quarante et un ans. C'était mon cinquième livre publié. Le 12 août 2022, j'avais soixante-quinze ans et j'attendais impatiemment la parution de mon vingt et unième livre, *La cité de la victoire*. Plus des trois quarts de ma vie d'écrivain se sont déroulés depuis que, comme je le dis souvent, les excréments se sont répandus dans le système de ventilation. Les gens curieux de découvrir mon œuvre ont beaucoup plus de choix qu'ils n'en avaient à l'époque et je leur dis parfois qu'ils devraient peut-être pour commencer choisir un autre livre que « celui-là ».

Pendant des années, je me suis senti obligé de défendre le texte de « ce » roman et aussi le caractère de son auteur. Il était à la mode dans certains cercles littéraires de qualifier le livre d'illisible, un livre dans lequel il était impossible de dépasser la page 15. Dans de tels cercles, les gens parlaient du « club de la page 15 ». Une pièce sur la prétendue affaire Rushdie, intitulée *Iranian Nights*, a été montée au Royal Court Theater. Et on y trouve ce refrain récurrent : « C'était un livre impossible à lire. » J'ai éprouvé le besoin de défendre le texte. De plus, de nombreuses personnalités qui n'étaient pas musulmanes se sont ralliées à l'attaque des islamistes pour dire quelle mauvaise personne j'étais. Parmi elles John Berger, Germaine Greer, le

président Jimmy Carter, Roald Dahl et divers éminents conservateurs britanniques. Des commentateurs comme le journaliste Richard Littlejohn et l'historien Hugh Trevor-Roper ont déclaré que cela ne les dérangerait absolument pas si j'étais attaqué.

(J'ai survécu à Trevor-Roper mais je suppose que Littlejohn doit être plutôt content à présent, où qu'il soit.)

Je n'ai plus la moindre envie de défendre le roman ni de me défendre moi-même. Les essais *De bonne foi* et *Y a-t-il rien de sacré ?* ainsi que le récit autobiographique *Joseph Anton* contiennent tout ce que j'ai à dire à ce sujet. Pour le reste, je me contente d'être jugé sur les livres que j'ai écrits et la vie que j'ai vécue. Permettez-moi de le dire franchement : je suis fier du travail que j'ai accompli et cela inclut bien évidemment *Les versets sataniques*. Si quelqu'un s'attend à ce que j'exprime des remords, il peut arrêter immédiatement de me lire. Mes romans peuvent se débrouiller seuls. Un des avantages du passage du temps c'est qu'à présent, de nombreux jeunes lecteurs peuvent découvrir *Les versets sataniques* comme un bon vieux roman ordinaire et non pas une patate chaude idéologique. Certains l'aiment, d'autres pas, c'est cela la vie ordinaire d'un livre.

Rectificatif : cette approche purement littéraire n'était possible que jusqu'à ce jour d'août. L'un des aspects agaçants de ce qui est arrivé à Chautauqua c'est que, au moins pour un certain temps ou peut-être pour toujours, « ce » roman a été replacé dans une histoire de scandale.

Mais je n'ai aucune envie de vivre plus longtemps dans cette histoire.

1. Robert M. Pirsig, *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*, traduit de l'anglais par Maurice Pons, André et Sophie Mayoux, Seuil, 1978.

2. William Shakespeare, *Sonnets*, traduit par Jean Fuzier dans l'*Anthologie bilingue de la poésie anglaise*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 2005.

3. Franz Kafka, *Le procès*, traduit de l'allemand par Bernard Lortholary, Flammarion, 1983.

4. Salman Rushdie, *Les versets sataniques*, traduit de l'anglais par A. Nasier, Christian Bourgois, 1989.